

## LE LATIN VULGAIRE DES ROMANISTES

*Eugenio Coseriu †*

Eberhard – Karls-Universität Tübingen

*Texte rédigé par Benjamín García-Hernández*  
Universidad Autónoma de Madrid<sup>1</sup>

[...] il ne s'agit pas du latin vulgaire de tous les romanistes, mais certainement de la plupart des romanistes et aussi de celui des auteurs les plus récents de manuels de latin vulgaire (ou soi-disant latin vulgaire) et aussi du concept de latin vulgaire présenté par moi-même dans un très ancien livre pour les étudiants : *El llamado latín vulgar*, publié à Montevideo en 1954, c'est-à-dire il y a presque cinquante ans. Et il s'agit en même temps d'un latin vulgaire qui s'oppose au latin vulgaire présumé par les latinistes, non pas par tous les latinistes, mais certainement par la plupart d'entre eux.

Je prends en tant que repère et aussi comme pôle opposé à la conception que je voudrais soutenir celle présentée précisément par le grand latiniste français Pierre Flobert, dans un article – du reste excellent comme tous les siens – « Le mythe du latin dit 'vulgaire' ». <sup>2</sup> Je tiens à préciser qu'il ne s'agit pas ici d'une polémique avec ce grand savant que je respecte et admire (et qui est aussi un très bon ami), mais du bien-fondé de ses arguments, ou de la plupart de ses arguments. Remarquez en premier lieu le titre : « Le mythe du latin 'vulgaire' » ; ensuite il parle aussi du « terme calamiteux de latin vulgaire », du « fantôme du latin vulgaire » et ainsi de suite. Et il attribue ce 'mythe' aux romanistes, c'est-à-dire à ce qu'il suppose que les romanistes entendent par 'latin vulgaire'. Ses arguments contre ce mythe concernent tout d'abord la dénomination, la valeur du signifié et la date d'apparition du terme, et, deuxièmement, le contenu visé par l'expression de 'latin vulgaire'.

Or, je vous dis tout d'abord que le terme n'est pas latin ; on ne l'employait pas en latin avec la valeur qu'on lui confère en philologie romane. Évidemment, pour le 'langage sans apprêt', pour la 'façon courante de parler' il y avait toute

une série de termes, dont le plus courant était *sermo cottidianus*. Et pour parler d'autres qui avaient également cours : le terme *vulgaris* ne signifiait pas 'vulgaire' en latin, mais 'banal', 'ordinaire' etc. C'est-à-dire, le terme *vulgaris* existait en latin, mais on ne l'employait pas dans le sens qu'il a dans l'expression 'latin vulgaire'.<sup>3</sup> Quant au contenu de cette expression, Flobert le découvre avant tout dans la linguistique romane, plus précisément dans la pré-linguistique romane faite en France. Il critique en particulier l'emploi de ce terme par Bonamy vers la moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Et il signale quels sont les arguments de Bonamy pour soutenir l'existence d'un latin vulgaire au moment de la colonisation de la Gaule, et même la primauté de ce latin vulgaire dans cette colonisation. Flobert affirme ensuite que ce terme a été adopté par Diez<sup>4</sup> avec le même contenu.

Après avoir évalué la valeur des écrits de Bonamy et même de ses arguments, Flobert présente une série d'objections. Ce sont les suivantes : tout d'abord, le terme 'latin vulgaire' est mal choisi. Mal choisi non pas parce que le terme 'vulgaire' n'aurait pas existé à l'époque latine ancienne ou classique, mais parce que, depuis Dante, il signifie 'moderne'. Il s'applique justement aux langues romanes, en particulier à l'italien, et non pas à une forme particulière du latin. Ensuite, l'opposition que ce terme présuppose, entre la langue cultivée et la langue parlée, c'est-à-dire, l'idée que ceci aurait représenté une opposition totale et radicale de langues différentes, n'a pas de fondement, puisque le latin parlé a toujours emprunté des formes au latin écrit, au latin cultivé. C'est-à-dire, pendant toute l'histoire des langues romanes en formation, et même déjà à l'époque authentiquement latine, des formes du latin cultivé, en particulier du latin écrit, sont passées aussi dans le latin parlé. Et cela, évidemment non seulement en Gaule (où on a constaté, après des siècles, quelles sont les formes de cette couche supérieure du latin adoptées en français), mais aussi dans les autres langues romanes, occidentales du moins. Il est clair, par exemple, qu'en Espagne on fait la distinction entre les mots hérités et les *cultismos* et les *semicultismos*, soit entre les formes qui présentent tous les changements phonétiques supposés par la phonétique historique de la langue et les formes qui ne les présentent qu'en partie (*semicultismos*), par exemple, *virgen* (qui n'est pas *\*vergen*) ou bien *iglesia* (qui n'est pas *\*iglexa*, *\*igleja*) etc. D'autre part, dit-il, la langue écrite a toujours suivi, bien que de loin, bien que parfois d'assez loin, la langue parlée. Et finalement, on ne peut pas, dit Flobert, exclure tout simplement de la colonisation même et de ses effets linguistiques, l'instruction ou l'éducation scolaire. Dans un pays, dit-il, où tout le monde lit et écrit (j'insiste sur ce passage : « où *tout le monde* sait lire et écrire ») il n'y a pas de justification de cette rupture d'avec le latin comme l'affirme Bonamy.

Finalement, Flobert réfère à quelques exemples de savants qui auraient précisément adopté cette notion de 'latin vulgaire', soit la notion d'une langue différente du latin classique, mais de la même espèce<sup>5</sup>, d'une langue aussi unitaire et aussi réglée et normalisée que le latin dit classique, et donc dans ce sens, la notion d'une autre langue. Il donne d'abord l'exemple d'August Fuchs avec son manuel sur les rapports entre les langues romanes et le latin de 1849<sup>6</sup> et il affirme que cet auteur est allé plus loin que Diez en posant dès le début à côté du latin écrit fixé – une fois pour toutes croyait-il – un latin populaire, *Volkslatein*, qui évolue de son côté et se prolonge dans les langues romanes. Les romanistes auraient suivi cette conception parce que l'adopter c'est, évidemment, plus confortable que de lire les travaux des latinistes. Un autre exemple serait celui de Ernst Pulgram, un auteur contemporain cette fois. Mais ici, il ne s'agit pas à vrai dire du concept même reconnu par lui, il s'agit plutôt de certaines erreurs sur des points particuliers tels que la chronologie soutenue par Pulgram en ce qui concerne les romanismes ou même l'ensemble des romanismes. Le troisième exemple est celui de Georges Straka. Ici la dite conception est présupposée implicitement et, par conséquent, il faut la déduire de ce que Straka fait, c'est-à-dire de la datation des changements, en particulier des changements phonétiques. Flobert constate que, par exemple, la chronologie que Straka voulait établir à propos de la diphtongaison ne peut pas être soutenue, du moins pas en ces termes, c'est-à-dire, en prenant comme point de repère l'isolement de la Sardaigne d'un côté et l'abandon de la Dacie<sup>7</sup> de l'autre. L'idée bien connue de Straka c'était que tout ce qui est commun aux langues romanes et au roumain, pour ce qui est des changements phonétiques, doit être antérieur à cette date, puisque la Dacie a été abandonnée par les Romains au troisième siècle. Or, comme le roumain a la diphtongaison, du moins de l'*e* ouvert, supposée par le latin vulgaire, on aurait cette date comme *terminus ante quem*. La supposition et l'idée même de Straka implique deux choses que Flobert nie explicitement ; d'une part les contacts entre la Dacie et le reste du monde romanisé, affirme-t-il, n'ont jamais été totalement interrompus ; d'autre part, les cas de changements phonétiques parallèles sont assez nombreux dans la Romania.

Pour Flobert, la conclusion de tout ceci est la suivante : il faut abandonner le terme de 'latin vulgaire' et il faut le remplacer par un autre. Parmi les termes possibles, il suggère celui de 'latin parlé' qui permet de considérer le latin comme un latin différencié non seulement diachroniquement, mais aussi du point de vue diatopique, diastratique et diaphasique et de considérer, par conséquent, le 'latin vulgaire' non pas comme un 'autre latin', mais comme un registre d'un même latin qui présente toute la diversité que l'on constate, de

façon générale, dans les langues. Et ceci, bien entendu, pourvu qu'on ne fasse pas, par rapport au 'latin parlé', les mêmes erreurs qu'on avait commises par rapport au 'latin vulgaire'; pourvu qu'on ne considère pas ce 'latin parlé' comme une 'autre langue', différente du latin et pourvu qu'on ne l'assimile pas au 'latin vulgaire' des romanistes ou de la tradition de la philologie romane.

Voilà la thèse négative de Flobert. Mais il y oppose aussi une thèse positive, en particulier en ce qui concerne la Gaule ou la France. Cette thèse positive est d'ailleurs à peu près la même que celle défendue autrefois par Henri François Muller (et son école en Amérique),<sup>8</sup> c'est-à-dire : persistance du latin en tant qu'unité jusqu'à une époque assez tardive ; prise de conscience d'une différence certaine (mais non pas absolue) entre la langue écrite et la langue parlée uniquement après la réforme carolingienne du latin cultivé ; manifestation de cette conscience dans l'acte de naissance de la langue française documenté dans le fameux canon n° 17 des décrets du Concile de Tours :

Visum est unanimitati nostrae, ut quilibet episcopus habeat omelias continentes necessarias ammonitiones, quibus subiecti erudiantur, id est de fide catholica, prout capere possint, de perpetua retributione bonorum et aeterna damnatione malorum, de resurrectione quoque futura et ultimo iudicio et quibus operibus possit promereri beata vita quibusve excludi. Et ut eadem omelias quisque aperte transferre studeat in rusticam Romanam linguam aut Thiotiscam, quo facilius cuncti possint intellegere quae dicuntur (*Monumenta Germaniae Historica, Concilia II, 1, 288*).

Mais même par rapport à cet « acte de naissance du français », Flobert exprime les réserves suivantes : tout d'abord, dit-il, on ne peut pas traduire *romana lingua* par 'langue romane', parce que ce serait totalement anachronique. Ensuite, on ne peut pas traduire *rusticus* par 'rural', parce qu'il s'agit ici tout simplement des 'illettrés' qui ne manquaient pas dans les villes. Et le *facilius intellegere* signifie qu'on comprenait plus difficilement le latin des classes cultivées, sans le considérer, pour autant, comme une autre langue. La *rustica Romana lingua* ne serait donc autre chose que le 'latin du peuple'.<sup>9</sup> Et quant à *transferre*, on ne peut pas le traduire par 'traduire', parce qu'il signifiait aussi 'transposer', signification qui convient certainement au procès du passage du latin au 'roman', car ces 'langues' ne sont pas tellement éloignées les unes des autres. En réalité, le développement du français, l'aboutissement à une nouvelle langue et même le passage à un autre type linguistique, se serait produit en quelques générations, par glissements progressifs.

En réalité, tout ceci est très intéressant, mais ne correspond pas au texte en question. *Rusticus*, il est vrai, s'appliquait depuis longtemps déjà à la façon de parler des illettrés et ici il n'y a pas lieu de discuter. Mais pourquoi dire que *lingua Romana* ne doit pas être traduit par 'langue romane' ? Puisqu'ici on a, de toute évidence, une prise de conscience de cette 'langue romane'. Témoin en est le fait qu'on emploie *lingua* une seule fois pour les deux 'langues', pour la *lingua Romana* et aussi pour la (*lingua*) *Theotisca* (qui, certainement, n'était pas du 'latin du peuple'). C'est-à-dire, il y a ici la conscience – même si la valeur de cette conscience reste à discuter – d'une diversité de langues. Et sur quelle base soutenir que dans le cas de *Romana lingua* le transfert n'avait pas la même valeur que dans le cas de *Theotisca* ? Est-ce que dans le premier cas *transferre* signifiait 'transposer', parce que le latin et la *Romana lingua* n'étaient pas tellement différentes ? On a pourtant un seul *transferre*. On dit *transferre in rusticam Romanam linguam aut Thiotiscam*. Par conséquent, il n'y a pas de base suffisante pour affirmer que, par rapport à *rusticam Romanam linguam*, '*transferre*' signifierait autre chose que par rapport à (*linguam*) *Thiotiscam*.

Mais quelle est la conception qu'il faut opposer à cette conception souvent présupposée et si explicitement affirmée par Pierre Flobert, en particulier, en ce qui concerne le latin parlé<sup>10</sup> qui est devenu le français ? Tout d'abord, en ce qui concerne l'histoire du mot *vulgaris* 'vulgaire', il est vrai que ce terme n'était pas latin dans le sens qu'il désigne tout un registre de cette langue, mais il était parfaitement latin dans le sens qu'il désigne une notion assez voisine, appliquée à l'activité de parler, puisqu'il signifiait 'banal', 'ordinaire'. Ensuite, il n'est pas vrai que ce terme n'aurait surgi en Italie et en France qu'après Dante.<sup>11</sup> Il était, au contraire, parfaitement connu et il signifiait, appliqué à la langue, tout simplement 'courant' et non pas 'moderne'. Le *Volgare* (sans adjectif), certes, c'est déjà l'italien, mais, appliqué à une autre langue, le terme signifie 'la langue courante', 'la langue couramment parlée', c'est-à-dire, il a à peu près la valeur que Flobert attribue à *cottidianus*.

La notion même de 'langue latine vulgaire' a été au début, en tant que notion et au point de vue de son contenu, certainement fautive et elle l'est restée dans les phases successives. L'idée d'une autre langue à côté du latin des livres, à côté du latin de l'école, a été introduite au 15<sup>ème</sup> siècle par Leonardo Bruni et il paraît que ce dernier aurait vraiment voulu identifier ce 'latin du peuple' ou 'latin parlé' dans l'ancienne Rome avec le *Volgare* italien. D'autres auteurs prétendaient qu'il n'en était pas ainsi, mais ils présupposaient tout de même, eux aussi, une autre langue parlée à côté du latin classique. Et cette notion est ensuite adoptée et discutée par plusieurs linguistes ou pré-linguistes – c'est

l'époque de la linguistique dite 'pré-scientifique' –, par une série d'italiens et aussi par des savants de langue allemande qui écrivaient en latin. Ceux-ci se sentaient attirés par elle parce qu'elle convenait aux intérêts nationaux et culturels des peuples de langue allemande. Car l'autre thèse qui cherchait à expliquer le changement linguistique du latin classique, c'était la thèse de la corruption du latin classique par l'action des Germains.

Or, les auteurs germaniques étaient très contents de constater qu'il n'en était rien, que le latin était déjà corrompu par les Romains eux-mêmes et à l'époque classique, que la responsabilité de cette corruption n'était donc pas à chercher dans les peuples germaniques. De sorte que les Allemands – par exemple Wolfgang Lazius (1514-1565) – se demandèrent : *Lingua Romana qualis olim ?* 'Quelle était cette langue du peuple dans l'antiquité ?' Elle devait être différente du latin des auteurs classiques. Mais parfois, dans des cas particuliers, (lorsqu'on voulait reproduire le parler du peuple) elle apparaît aussi dans le latin des auteurs : *Vbi ducis asinum istum ?* écrit Apulée (au lieu de *Quo ducis asinum istum ?*). Et il est vrai que la linguistique romane pré-scientifique, et en partie aussi la linguistique romane scientifique (qui commence à examiner avec une certaine méthode les soi-disantes preuves de l'existence d'un 'latin vulgaire') conçoit ce 'latin populaire' comme une autre langue, une langue différente du latin écrit et qui a existé de tout temps, c'est-à-dire qui existait déjà avant l'établissement de la norme du latin classique (de la langue que j'appelle 'exemplaire') et qui se prolongeait ensuite dans les langues romanes.

En ce qui concerne en particulier la chronologie, on a voulu justifier, dans la linguistique romane, l'unité des langues romanes en tant qu'opposées au latin classique, le latin figé des auteurs, c'est-à-dire dans la mesure où cette unité est, naturellement, latine, mais non latine dans le sens de la latinité des oeuvres des auteurs classiques. Et l'argument (plus ou moins sous-jacent) de cette idée des romanistes c'était le fait qu'à la Romania appartient aussi une langue qui n'a pas eu, pendant des siècles, de contacts avec le latin classique, à savoir le roumain. Comment donc justifier l'unité entre le roumain et les autres langues romanes ? En réalité, déjà Raynouard sentait ce problème et il y a apporté une solution assez étrange en proposant une bipartition : d'un côté, dit-il, on a le roumain, de l'autre, les autres langues romanes. Le roumain procède directement du latin ; pour les autres langues romanes on doit supposer une langue romane intermédiaire qu'il identifiait, on le sait, avec la langue des troubadours. Plus tard, Meyer-Lübke s'est engagé dans la même voie (mais avec des instruments beaucoup plus élaborés et qualifiés). Il affirme à peu près ceci : le roumain est le développement le plus naturel du latin, parce que sans

apprêt et sans l'imposition de la norme du latin classique et, par conséquent, la langue romane par excellence, tandis que les autres langues romanes seraient, en partie, artificielles. Ceci, il est vrai, il ne le dit pas très explicitement, mais il l'affirme indirectement.

Eh bien, il faut voir, quelle est aussi la vérité implicite de cette idée-là. Et dans l'idée même, il faut justifier l'unité de toute la Romania et non pas seulement celle de la Romania occidentale. Or, pour justifier cette unité et pour justifier en même temps les différences qu'on constate entre les langues romanes, [il faut admettre une forme de latin qui contenait déjà ce phénomène, c'est-à-dire, le phénomène qui allait devenir panroman].<sup>12</sup>

#### Notes

<sup>1</sup> [Ce travail a été exposé par E. Coseriu au cours du Programme Intensif (Socrates) sur *Les quatre variations*, tenu à Gand du 21 février au 3 mars 2001. Sa publication est rendue possible grâce à l'enregistrement phonique réalisé lors de la rencontre ; malheureusement, le texte reste incomplet. Celui-ci, mis à disposition de l'auteur par Mme. Rika Van Deyck a été transcrit à l'Université de Tübingen par M. Reinhard Meisterfeld, qui a encore pu établir la rédaction en accord avec l'auteur même. Peu de temps avant sa mort, survenue le 7 septembre 2002, sa rédaction définitive nous a été confiée. Étant donné que ce texte prend figure de testament en ce qui concerne les dernières idées de E. Coseriu sur le latin vulgaire, on l'a soigneusement respecté. On n'a ajouté que quelques notes (1, 2, 3, 10 et 12), toujours entre crochets, pour les différencier des notes de l'auteur. Dans l'édition des travaux inédits de E. Coseriu sur le latin vulgaire que nous préparons dans le cadre du projet de recherche *La obra científica de Eugenio Coseriu : ordenación, estudio y edición* (Ref. BFF2002-01827. Ministerio de Ciencia y Tecnología, Dirección General de Investigación) on aura l'occasion d'examiner plus en détail la pensée cosérienne sur le latin vulgaire.]

<sup>2</sup> [Pierre Flobert, "Le mythe du latin dit 'vulgaire'", B. Bureau & Ch. Nicolas (éds.), *Moussyllanea. Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Claude Moussy*, Leuven, Peeters, 1998, 401-409.]

<sup>3</sup> [E. Coseriu se méfie très tôt de la rapide interprétation que P. Flobert donne aux mots latins. Cependant, les sens de *vulgus* ('le commun des hommes, les gens, tout le monde'), *vulgaris* ('ordinaire, commun') et

*vulgo* ('communément, couramment') – ce dernier souvent utilisé dans les commentaires anciens pour introduire des variantes vulgaires – n'infirmant pas du tout ce qu'on entend aujourd'hui par l'expression *latin vulgaire* :

... ut *oratorie* plane loquaris, ne nuda atque inornata inventio *vulgari sermone* efferatur (*Rhet. Her.* 4,69).

quoniam est *soleo*, oporteat dici *solui*, ut Cato et Ennius scribit, non ut dicit *volgus, solitus sum* (Varro, *Ling.* 9,107).

*MYRICA*E genus arbusculae humile, quam *tamaricem vulgo* dicunt (Serv. *Ecl.* 8,54 ; cf. Meyer-Lübke 8548).

Pour plus de détail sur le *sermo vulgaris*, cf. Roman Müller, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, Munich, Beck, 2001, 117-165.]

<sup>4</sup> En réalité, le terme courant chez Diez est *Volkslatein*, 'latin populaire' ou 'latin du peuple'. Diez adopte donc, tout au plus, le concept et non pas la dénomination de 'latin vulgaire'.

<sup>5</sup> Il ne dit pas 'type', parce qu'il aura besoin de ce terme dans un autre sens.

<sup>6</sup> August Fuchs, *Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältnisse zum Lateinischen*. Nebst einer Karte des romanischen Sprachgebiets in Europa, Halle/S. 1849. Du reste, le livre de Fuchs a été publié de façon postume, c'est-à-dire, qu'il a été rédigé avant 1849. Fuchs est, d'ailleurs, le seul auteur (depuis l'établissement de la méthode historique et comparative) dans lequel Flobert constate la présence même du concept de 'latin vulgaire'.

<sup>7</sup> En 271 (ou peu après) Aurélien abandonne la Dacie.

<sup>8</sup> Henri François Muller, *A chronology of vulgar latin*, Halle/S. 1929 (Beihefte zur *ZrP* 78). Il est curieux du reste que Flobert ne critique pas le terme de 'latin vulgaire' chez Muller, terme qui figure jusque dans le titre de son livre.

<sup>9</sup> Ceci ne l'empêche pas d'appeler les gens qui ont appris à parler cette langue les 'romanophones'. C'est-à-dire, Flobert, lui aussi, emploie le terme *romana lingua*.

<sup>10</sup> [Après avoir conseillé de bannir l'expression *latin vulgaire*, « puisque son grand tort est de ne pas exister », P. Flobert (1998, 408) propose de la remplacer par *latin parlé*. À vrai dire, ce qui n'existe pas pour nous, c'est précisément le latin parlé. Il existait, sans aucun doute, et il s'est prolongé dans les langues romanes ; mais on ne connaît ce latin parlé des anciens

Romains que par des témoignages écrits, autrement dit, grâce aux sources écrites de ce qu'on appelle aujourd'hui *latin vulgaire*. C'est pourquoi l'expression *latin parlé* peut servir comme définition du latin vulgaire, mais ne peut le remplacer comme appellation.]

<sup>11</sup> Du reste le *De vulgari eloquentia* de Dante n'était pas connu à l'époque où il avait été écrit (en 1304 peut-être) et on ne l'a connu que deux siècles plus tard.

<sup>12</sup> [Lorsque M. Coseriu était à l'hôpital, quinze jours avant son décès, je lui ai lu ce dernier paragraphe inachevé et il a fait l'effort pour le compléter ainsi. Il avait, d'ailleurs, non seulement une profonde connaissance des langues romanes particulières, mais aussi une vision panoramique de leur ensemble et une compétence admirable pour ce qui est de l'histoire de la langue latine ; dans sa conception, les arbres ne cachent pas la forêt. Pour lui, latin vulgaire et latin classique constituent deux niveaux d'un même continuum, de façon que latin vulgaire est tout le latin qui se développe et s'éloigne du latin fixé, c'est-à-dire, du latin littéraire qui, lui, ne se déroule pas en accord avec la langue courante.]